

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 40 (1902)  
**Heft:** 39

**Artikel:** Le musée de tante Caton  
**Autor:** L.D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-199572>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— C'est bien la bise, dit le rouge; ça va nous sécher en dedans et en dehors.

8 heures. — Ils ont pris la pelle et la pioche. Le rouge crache dans ses mains.

LE BRUN. — Dis donc!

LE ROUGE. — Quoi?

LE BRUN. — J'aimerais bien voir un peu de mè (un port de mer).

LE ROUGE. — Un quoi?

LE BRUN. — Un peu de mè.

LE ROUGE. — Je connais un gaillard qui a ça vu, c'est un Blanc des Râpes.

LE BRUN. — Ça doit être une affaire de sorte, voir trafiquer ces gros navires comme les liquettes dans le poo d'Ouchy!

LE ROUGE. — Pou sùr.

8 ½ heures. — Le chemin est creusé de vingt centimètres sur l'espace d'un mètre carré.

LE BRUN. — Dis donc!

LE ROUGE. — Quoi?

LE BRUN. — C'est-y pas bientôt l'heure?

LE ROUGE. — S'on veut.

LE BRUN. — Cet air de bise c'est comme si elle était salée. Je pèle de soif depuis ce bon matin.

LE ROUGE. — C'est comme moi.

LE BRUN. — Où va-t-on, à l'Avenir ou au Pont?

LE ROUGE. — Allons à l'Avenir, c'est plus proche.

Ils partent.

9 ½ heures. — La pelle et la pioche se remettent tout doucement à l'œuvre.

LE ROUGE. — Dis!

LE BRUN. — Quoi?

LE ROUGE. — As-tu revu Sami?

LE BRUN. — Hein?

LE ROUGE. — Si tu as revu Sami?

LE BRUN. — Tiel Sami?

LE ROUGE. — Sami, pardis!

LE BRUN. — Sami de Derrière les Cheneaux?

LE ROUGE. — Oué.

LE BRUN. — Non, j'y dis plus rien.

LE ROUGE. — Pourquoi que tu y dis plus rien?

LE BRUN. — De quoi?

LE ROUGE. — Pourquoi que tu y dis plus rien? que je te demande.

LE BRUN. — J'y dis plus rien, parce qu'y me dit plus rien. Y dit plus rien à personne.

10 heures. — Un passant s'arrête devant les deux hommes et regarde dans le fossé. La pioche et la pelle s'immobilisent de leur côté et contemplent le passant. Celui-ci fait un brin de causette et offre un grand son aux ouvriers.

LE BRUN, en prenant le cigare. — On vous remercie bien, monsieur; mais on n'a pas le temps de fumer en travaillant. Avec votre permission, on va ça fourrer dans la poche. Ça sera pour les quatre heures, quand on nous apportera notre bouteille.

\* \* \*

Ces petites scènes sont authentiques. Elles se sont passées, avons-nous besoin de l'ajouter, bien longtemps avant que les ouvriers de la commune portassent la casquette à l'écusson rouge et blanc. Depuis qu'ils en sont coiffés, on ne peut plus les arracher à leur travail; elle leur coupe la soif. C'est tout bénéfice, et pour les hommes et pour la ville.

V. F.

#### E. D. pour E. R.

Ce n'est pas des initiales E. D., mais bien des initiales E. R., c'est-à-dire Eugène Ramber, que devait être signée la pièce de vers publiée dans notre avant-dernier numéro. Ce morceau, d'une inspiration si délicate et si originale, est en effet emprunté à l'œuvre de notre grand écrivain, au volume intitulé : POÉSIES (F. Rouge, librairie-éditeur).

Quelques erreurs, dans la reproduction, nous ont malheureusement échappé. Il nous serait difficile de les rectifier sans redonner en entier le morceau. Nous préférons renvoyer nos lecteurs à la source même, c'est-à-dire au volume. Mais qu'ils prennent bien garde, une fois qu'ils y auront mis le nez, il leur sera difficile de résister au désir de lire tout le livre.

acteurs de charades, et exhalait une forte odeur de camphre.

Laissons de côté la batterie de cuisine, restreinte aux goûts de sobriété de son dernier propriétaire, et même le digne coquemar déjà conscient de la valeur qu'il acquiert à mesure qu'il devient inutile, il nous tardait de monter à la chambre à serrer, soupçonnée de renfermer des trésors.

Ah! oui, certes, un vrai musée que cette pièce ouvrant sur le grenier!

La, toute une époque semblait dormir: pour toujours sous la couche de poussière et de toiles d'araignée, et dans cette odeur propre aux très vieilles choses, qui vous met comme un frisson dans l'âme.

Dernier arrivant, sans doute, dans cette nécropole, voici en entrant et près de la porte le rouet avec sa quenouille à moitié finie et son accolyte obligé, le grand dévidoir juché sur son piédestal fruste, une caisse carrée à tiroir rempli de pelotons de fil.

Plus loin, voici le moine, le moine à chauffer les lits et dont le singulier nom donna lieu à tant d'histoires plaisantes. Pour le non initié à l'usage de cet engin, comment s'imaginer que cette volumineuse machine, ressemblant à deux traineaux appuyés l'un contre l'autre, se plaçait entre les draps du lit après qu'on avait déposé, sur le plancher inférieur, une chaudière remplie de braises allumée.

Tante Caton était, à n'en pas douter, imbue de l'esprit de classification, car, au-dessus du moine, et suspendu à la paroi, s'étalait le chauffe-lit en cuivre au long manche et au couvercle percé de trous, tandis que, tout auprès, une série d'objets rappelait les cas de maladie, et aussi le nom de Molière. Et tout cela disait bien haut que la tante Caton était le dernier survivant d'une bonne maison. Ce que vint confirmer d'ailleurs la vue d'un vieux cadre enserrant une peinture sur fond jauni et qui représentait deux lions debout soutenant un écusson barré de deux couleurs et portant une devise latine, puis, au bas, l'indication *Arma-Rivoire* du nom de famille de la défunte. Un blason! ça ne se voit plus guère!

Puis c'étaient des caisses, et encore des caisses, les unes ouvertes, contenant de vieilles chaussures, de vieilles ferrailles, les autres, au couvercle fermé, renfermant du linge de toile bise à peine usagé, des écheveaux de fil qui attendaient depuis des années le tisserand; sur ces caisses, des piles d'almanacs, le *Messager boîteux de Berne et Vevey*, des liasses de *Gazette de Lausanne*, duement étiquetées, année après année.

Puis suspendus au plafond, de volumineux sacs de toile contenant d'énormes pelotons de bandelettes d'étoffe, assemblées au cours des années, et qui, destinées au tissage, seraient converties en des tapis de plancher, inusables, sinon élégants.

Sur les rayons, une collection de lampes hors d'usage, depuis la lampe de Carcel pour le salon jusqu'à l'humble craisu de cuisine, falots d'écurie, falots de soirée, falots de gala,

à quatre chandelles enjolivées de collerettes de papier rose fané, vieux moulins à café, vieux grilloirs à café, poupées à tête de bois et sans tête, broches à rôtir, poissonnières de toutes dimensions, pyramides de paillassons à miel, luges ou ferrons n'ayant plus de couleur, patins avec leur agencement compliqué de courroies, trappes à rats et à souris, chandeliers plaqués avec leurs manchettes reposant sur leur petit plateau, jeu de quilles au complet et oh, presque un sacrilège, deux exemplaires des psaumes de David, à la couverture de cuir noir jauni et aux crochets d'argent noirci, des psaumes à quatre parties, écrits dans des clefs différentes, rareté qui dans vingt ans sera introuvable.

#### Le musée de tante Caton.

Il y avait quelques semaines à peine qu'on avait rendu les derniers devoirs à la dépourvue mortelle de la tante Caton, et déjà la loi, profitant le silence de la demeure, venait inventorier le mobilier suranné, objet des soins et des tendresses de la vieille célibataire.

On l'avait connue comme femme soigneuse et économique et surtout conservatrice, trois qualités prisées des héritiers comme des antiquaires.

A défaut des premiers qui n'existaient pas dans le cas particulier, l'ombre de la tante Caton dut frémir d'indignation à la vue du fils d'Israël accompagnant les envoyés de Thémis, lequel maniait, sondait, soupesait, meubles et brimbolions, puis les rejettait d'un geste dédaigneux.

Et sans doute que l'ombre se fut apaisée en constatant la considération avec laquelle l'auteur de ces lignes traitait des choses démodées et d'autres devenues hors d'usage, car elles avaient une fin toute indiquée dans le musée de la commune, encore à l'état de formation.

Et d'abord, dans la vaste cuisine, il y avait à convoiter le grand dressoir, garni d'une vaisselle antique, grands, moyens et petits plats d'une terre à grain grossier, aux dessins naïfs dans leurs couleurs criardes; bref, un service de dîner dont aucune pièce ne manquait, pas même la grande soupière ovale aux anses et au couvercle en forme de lézard.

A côté du dressoir, un long bahut style renaissance, avec ses moulures fouillées et ses serrures rouillées; il contenait des vêtements d'hommes et de femmes de quoi divertir les

Accrochés à la paroi, et toujours groupés par famille, des chaînes, des colliers, des mouselières, des carnassières et des poires à poudre, puis, un objet qui vous déconcerte pour un instant, parce qu'il ressemble à un filet aux larges mailles, et qui aurait trois étages de cerceaux.

C'est toi? pauvre crinoline! ainsi déchue des honneurs dont tu fus comblée. Dors en paix, et surtout ne t'avise pas de ressusciter.

Ah! que j'aime mieux le petit berceau que j'aperçois là-bas, le berceau de deux générations, si petit, si humble, si fruste, sur ses berçoirs tant de fois recollées ou reclouées.

« Hum! tout cela ne vaudrait pas même le coût du transport, dit le vieux Salomon; si j'en donnais dix francs, de suite, cela vous épargnerait les frais judiciaires, et moi je ferai une piétre affaire ».

Quelques semaines après, la vente aux enchères n'attira que peu d'amateurs. J'obtins pour vingt-cinq francs cinquante centimes tout le stock de la chambre à raser.

Si elle l'a su, la pauvre défunte, elle a dû modifier beaucoup ses idées sur la valeur des vieilles choses qu'elle prit tant de peine à conserver.

Mme L. D.

**Voici Reymond!** — Un nommé J. Reymond, de La Vallée, qui allait presque chaque année à Paris, pour son commerce d'horlogerie, faisait grand bruit d'une montre qu'il disait avoir vendue à Louis Philippe. Le roi-bourgeois l'avait accueilli avec la bonhomie qui le caractérisait et il se vantait d'être son ami intime. « Chaque fois que je vais à Paris, disait Reymond, ma première visite est pour lui. Dès qu'il me voit, il me donne une bonne poignée de main et m'invite à déjeuner. Il ne me laisse pas même le temps de lui dire oui ou non; il ouvre la porte de son cabinet et crie à la reine :

« Amélie, voici Reymond; tu mettras une côtelette de plus! »

#### Lo syndico et lo cordagni.

Hantse Chenicremane était on vilho valet, que vegnai dé pè Boumplitse et qu'était cordagni dé se n'état.

Ne sè pas se l'ovradzo n'allavè pas pè Boumplitse àobin se dein stu veladzo y'avai dza trào cordagni, coumeint pè Vaulion, io, lè z'autro iadzo, savionti montà le chòqués et mettrè dái biots à solà, atant lo syndico que lo taipi; afin, n'ein sè rein! mà tanta que l'étai arrevà on bio dzo pè Polhi-Petet, io l'avai lohi na boutequa ào plilian-pi po travailli dé son metti dé cacapèdze.

Fasai assebin dé cilia boutequa son païlo et se n'hotò: lo lhi io cutsivè sè trovavè pè lo fin fond; pè vai lo maitein y'avai on petit fornet, dé fai à dues mermitès po férè sè souyès et drai derrai le carreaux de la boutequa y'avai on grand ban, lardzo coumeint la porta de n'étrablia, io tegnai lo transet, la maniellia, la rácllia, lè z'alénès, la pédaze po férè lo legnu, lè z'étenailes, la mèssoura po lè solà, quiet! tot son fourniment dé cordagni, hormi lo marté, la pierra po tapâ la semella, lo tire-forme, que cilia compagnons tsampont adé perquie bas quand l'ont fini.

Noutron gaillà n'étai pas na tserropa, allà pi! sè lévavè avoué lo pão et dì grand matin l'eimpougnivè la besogne; jamé ne fasai lo bon delon et son bosson était adé bin garni; assebin l'étai dié qu'on tieinson; tota la dzornâ sublliavè dái mouferinès ein faseint se se n'ovrâdzo àobin le tsantavè dè cilia totès galézès dè pè lo Simeta que fasai galé ourè. L'ein desai assebin dái totès rudès, kâ l'étai on bocon farceu assebin.

Tsacon l'amavè ào veladzo; n'yavai què

clião pestès dè bouébo que lo fasoint einradzi qu'on dianstro, kâ, clião chofani dè gosses aviont la nortse, quand l'all'avont à l'écoula, dè s'amouélâ devant la boutequà io clião guieuzâ l'ai criavant dái noms, àobin, po lo d'essuyi, fasoint état dè teré lo legnu avoué lè dues mans ein faseint: krr...rt! krr...rt! àobin onco l'ai tsantâvant:

Cordonnier, qu'as-tu?  
Tu as la pédze au...

Afin, vo sédès lo resto, et po sè débarrassi dè clia vermena, l'aoirivè la fenêtra, l'eimpougnivè lo bagolet io boutavè govà son couair et lão tsampavè l'édhie contre; dái iadzo assebin lão z'einvouyivè dái formès pè la tità, mà tot cein ne servessai dè rein, clia crouïa granâ dè lhi revagnai adé l'eimbéta et l'ai tsertsi rogne.

On iadzo que l'aviont dinse tarabustâ noutron Hantse, clião cacibrailles dè gosses l'ai aviont accoulli dái pierrès contre le carreaux dè la boutequa que l'ein eut bo et bin dou d'épêcliâ: lè dou dè tot avau; adon, coumeint n'y avai min dè vitrié perquie, faillai atteindre po lè férè remettre que y'ein aussè ion que passè pè lo veladzo avoué sa tièce. Ein pacheinteint, noutron lulu trè lè breqüs que restâvant et po pas que la pliodzè tsassai dedein, le bouté lè dou pertes avoué dái vilhès gazettès que l'alliett contre coumeint dái vitrè.

Lo leindeman, lo syndico, que passavè perquie, vai clião carreaux ein *Folie d'Avi*; adon, coumeint l'autre étai su la chaula que tapavè su la semella, sè peinsâ tot lo drai dè lâ férè 'na petite farça.

S'approutsi ein catson dè la boutequa, trè son tsapé, einfattè sa tità dein ion dái carreaux ein papai et, quand la tità fè dedein, le boailè :

— Le cordonnier est-il là?

L'autre, quand vai la frimousse ào syndico, einfattè assebin la tità dein l'autre carreau ein papai et lâi respond du défrou : Non, il fiend de sortir!

\* \*

**A vos souhaits, miss!** — Une jeune Américaine, qu'un chirurgien de New-York vient de guérir, éternuait, mais seulement pendant la journée, jusqu'à 100 fois par minute. Un jour, elle éternua, paraît-il, au moins 50,000 fois... Cela dura six semaines et cela aurait pu durer six ans, si un médecin ne s'était avisé d'explorer le nez de l'éternelle enrhumée, où il ne tarda pas à découvrir un gros abcès, cause de tout le mal.

Mais qu'est-ce encore que cela, à côté du cas de cette dame russe, affligée depuis trois ans d'un hoquet invétéré, incompressible, qu'aucun remède n'a pu encore faire passer. En moyenne, 20 fois par minute, jour et nuit, elle est sujette au petit spasme convulsif que tout le monde connaît et se trouve ainsi avoir « un hoqueté » déjà plus de 31,680,000 fois sans interruption.

Pauvres gens!

#### Boutades.

Joli mot d'un archevêque récemment promu cardinal. En apprenant sa nomination, qu'il convoitait depuis des années, jusqu'à en perdre le boire et le manger, il s'écria :

— Enfin, je vais donc avoir la tête dans le chapeau! Ça me changera: il y avait assez longtemps que j'avais le chapeau dans la tête!

Définition de l'amour, du mariage et du divorce par un cuisinier: L'amour est un œuf frais; le mariage, un œuf dur: le divorce, un œuf brouillé.

On coiffait, en présence d'un monsieur très

chauve, une jeune fille qui se disposait à aller au bal.

— Seulement quelques fleurs dans les cheveux, dit-elle à l'artiste capillaire.

Le monsieur, avec un soupir :

— Moi, je me contenterais de quelques cheveux dans les fleurs.

Dans la jeunesse, il est peu d'hommes qui ne promettent des vertus, de même qu'au printemps il est peu d'arbres qui ne promettent des fruits.... mais attendez l'automne.

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer aux nombreux amis du *Conteur vaudois* qu'un de nos collaborateurs, M. Ch.-Gab. Margot, va faire paraître, en collaboration avec M. Henri Croisié, un volume de contes et nouvelles intitulé *Nos bonnes gens*.

M. Margot n'est pas un inconnu pour nos lecteurs: quant à M. Croisié, c'est le fils du regretté Louis Croisié qui collabora longtemps au *Conteur* et dont beaucoup se souviennent.

*Nos bonnes gens...* le titre à lui seul dit beaucoup de choses. Ce sont des histoires simples, bien simples, à lire cet hiver au coin de l'âtre. L'ouvrage, de 240 pages environ, est en souscription au prix modique de deux francs (3 fr. en librairie). Imprimé par M. Constant Pache-Varidel, il ne peut qu'être d'un extérieur coquet avec sa couverture de luxe en deux couleurs. On peut souciser par simple carte postale auprès de M. Ch.-Gab. Margot, La Solitude, Lausanne.

Nous recommandons vivement *Nos jeunes gens* à tous nos abonnés et amis, ainsi qu'aux bibliothèques populaires. En l'achetant, vous encouragerez deux jeunes écrivains vaudois et vous procurerez une bonne et saine lecture pouvant être mise entre toutes les mains. Et c'est une chose à considérer, de nos jours.

#### Conseils du samedi.

Voici une recette bien simple pour nettoyer les cadres dorés: Enlever, à l'aide du plumeau, la poussière qui recouvre le cadre; mélanger deux ou trois blancs d'œufs bien battus et 15 à 20 grammes d'eau de Javelle; tremper une brosse douce dans ce mélange et frotter légèrement le cadre, surtout dans les parties où la dorure a le plus perdu de son éclat. Puis, essuyer avec précaution.

**Poterie artistique.** — Il existe peu de poteries artistiques en Suisse. La plus connue est celle de Thouné, Férenx-Voltaire, dans le pays de Gex, a acquis une renommée déjà ancienne. Une troisième fabrique vient de se créer aux portes de la capitale, près la gare de Renens. Cette nouvelle poterie, appelée « Poterie moderne », expose actuellement ses produits à la vitrine d'un magasin de la rue Centrale. On y verra des objets on ne peut mieux réussis et charmants. *Un amateur.*

**THÉÂTRE. — Froufrou,** de Meilhac et Halévy, par **SARAH-BERNHARDT**, lundi à 8 heures. Ce rôle, on le sait, est l'un des meilleurs de l'éminente comédienne. Nous dirions donc que c'est une véritable soirée de gala en perspective, si l'on n'avait abusé à tel point de cette expression, qu'elle a perdu toute sa valeur.

**M. Darcourt** nous annonce l'ouverture de la saison de comédie 1902-1903, pour le jeudi 9 octobre. Ce soir-là, on jouera *Odette*, comédie en quatre actes de Victorien Sardou.

M. Darcourt, on le sait déjà, a traité avec M. Robert Monneron pour une *Révue locale* dans le goût de celle qui eut tant de succès au Kursaal, l'hiver dernier. Enfin, notre nouvelle troupe théâtrale nous donnera également, en première, une pièce qu'a bien voulu écrire à son intention M. René Morax, l'auteur de la *Nuit des quatre temps*. Il s'agit d'un grand drame historique **Suisse**, auquel M. Darcourt voudra, nous dit-il, tous ses soins.

Allons, on ne s'ennuiera pas à Lausanne, cet hiver.

**La rédaction:** J. MONNET et V. FAVRAT.

**Lausanne.** — *Imprimerie Guilloud-Howara.*